

Seigneur apprends-nous à prier : Notre Père.

Cinquième conférence

« Remets-nous nos dettes, comme nous avons remis à nos débiteurs ».

(Version liturgique : *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*)

Jésus recourt ici à l'image commerciale du prêt et de la dette. Le créancier a un droit sur le débiteur. Dans les obligations du Deutéronome (15, 1-11), tous les sept ans, il y a une remise des dettes, et pour le Jubilé, l'Année Sainte qui a lieu tous les cinquante ans (Lév. 25, 1-55), il y a une amnistie générale, avec la remise des dettes et la libération des esclaves. Par cette demande, nous dépassons de beaucoup le rythme du peuple de Dieu, nous vivons avec Dieu « *une année sainte perpétuelle* ». Nous reconnaissons avoir une dette envers Dieu, que seule sa grâce peut dissoudre. Ne dit 'on pas qu'un enfant « *a une dette de reconnaissance* » envers ses parents. C'est pourquoi au-delà de temps chacun a un devoir absolu de s'occuper et de prendre soin de ses parents jusqu'à leur mort. Le manquement à notre devoir de reconnaissance envers notre Dieu et notre créateur est perçu comme une faute envers Dieu. Ce non respect de notre devoir est considéré comme un manquement qui exige réparation, à moins que Dieu ne nous remette notre dette, en nous en faisant grâce. La traduction française liturgique a fait le choix de s'écarter de la formulation de Matthieu, peut-être difficile à comprendre d'emblée, pour lui préférer la formulation de l'Évangile selon saint Luc :

« *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons...* » (Lc. 11, 4)

Nous comprenons la culture propre à nos deux évangélistes qui s'adressent à deux mondes totalement différents. Matthieu a devant lui des juifs convertis au christianisme pour qui le vocabulaire de la dette (la rédemption) est davantage pertinent. Luc, païen d'origine, s'adresse à une communauté helléniste d'origine païenne pour qui le vocabulaire de la faute est mieux compris et ressenti. Luc est de tous les évangélistes celui qui nous livre des textes originaux sur la miséricorde de Dieu.

« *La miséricorde, c'est l'amour quand il s'applique à la faute !* » (Bernanos).

Il n'est donc pas étonnant que la « *prière modèle* » donnée par le Christ fasse mention du pardon, point central de sa prédication et membre fondamental la Bonne Nouvelle de son Évangile, « *convertissez-vous et croyez à l'Évangile* ». C'est aussi une des originalités de son ministère et de sa propre vie (« *pardonne-leur...* » Sur la croix ! »). Il y a en effet ces deux dimensions dans le message de Jésus, d'une part que nous sommes pardonnés par Dieu, selon un effet de sa grâce, et d'autre part qu'il nous invite à nous pardonner les uns les autres. Paul a ciselé pour nous une formule dont il a le secret :

« *De même que le Christ vous a pardonné, pardonnez vous aussi...* » (Col. 3, 13)

En peu de mot nous retrouvons l'essentiel du message de Jésus. Nous avons dans une seule formule le pardon de Dieu et le pardon que nous sommes invités à donner en retour aux autres.

La difficulté réside dans le « *comme* » que le texte met entre les deux membres de la phrase. Certains ont voulu y voir une proposition exprimant une condition : « *pardonne-nous nos offenses... dans la même mesure que nous avons*

pardonné... » Mais on peut trouver que ce type de théologie pêche par un manque de confiance dans la grâce première de Dieu, ce serait là, en effet, le pardon de l'homme qui serait premier, et non le pardon de Dieu. Or plus que nombreux sont les textes montrant que c'est le contraire qui est le sens même de l'Évangile, c'est parce que Dieu nous aime que nous pouvons aimer, c'est parce qu'il nous a pardonné que nous pouvons aimer, et pardonner à notre tour...

La conception inverse du pardon de Dieu comme n'étant offerte qu'à la condition que nous sachions nous-mêmes pardonner, semble donc la moins évangélique, mais c'est pourtant celle que propose le texte de l'Évangile de Matthieu. En effet, une fois le Notre Père exposé, il revient dans le verset qui suit exactement la prière de Jésus sur la question du pardon en écrivant :

« Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses ».

Cependant, on peut légitimement douter de l'authenticité de ce verset. Il n'est pas cohérent dans le déroulement du récit, et il donne l'impression que le rédacteur de l'Évangile essaye précisément par une glose de verrouiller l'interprétation du verset qui nous intéresse. N'ayant tout de même pas osé interrompre le cours du texte original, il s'est contenté de rajouter à la fin du texte un commentaire de son cru allant dans le sens de sa théologie particulière, mais on peut douter que ce commentaire ait été prononcé par le Christ.

On peut néanmoins penser que la deuxième partie de la demande : *« comme nous aussi nous pardonnons... »* Indique la partie active de la demande, en ce qui concerne l'homme. En effet, toutes les autres demandes jusqu'à présent impliquaient une participation de l'homme, avec l'aide de Dieu. Ici, le risque serait de penser que le pardon a pour seul sujet Dieu, et que l'homme dans cette démarche n'est qu'un objet. Or, il n'en est rien, l'homme aussi a un rôle à jouer, c'est un partenaire, c'est précisément ce qui est rappelé là : il peut lui aussi pardonner, c'est à la fois un devoir... et un pouvoir qui sont donnés.

« Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés... » (Lc. 5, 24 ; Mc. 2, 10 ; Mt. 9, 6)

Que l'homme ait le pouvoir de pardonner, c'est plus important qu'il n'y paraît, parce que d'après plusieurs passages de l'Évangile, ce pouvoir est un véritable pouvoir. Ainsi qu'on le voit en Jean 20, 23 : *« Tous ceux à qui vous pardonnerez, il leur sera pardonné... »* (Comme en Mt. 16, 19 ; 18, 18), cela semblerait vouloir dire que le pardon que nous pouvons offrir à l'un de nos semblables peut, en quelque sorte, conditionner le pardon même de Dieu ? Si moi je pardonne, alors Dieu aussi pardonne. Sinon... on ne sait pas, mais espérons que la miséricorde divine puisse être plus forte que notre incapacité à pardonner. Quoi qu'il en soit, ce pouvoir, selon Matthieu, n'est pas donné qu'aux seuls apôtres, ou à leurs successeurs, mais bien à tous les croyants, et on peut penser que dans le *« Notre Père »*, il en est de même. Ainsi, nous n'avons pas à demander à Dieu de pardonner aux autres, si nous ne faisons rien dans ce sens. Considérant les autres, je n'ai qu'une chose à faire : essayer de pardonner, et demander à Dieu son aide pour que j'y arrive. Mais pour moi-même, je ne peux me pardonner à moi-même, alors je demande à Dieu de me donner ce pardon dont j'ai tellement besoin. Si je suis fils de Dieu j'ai les mêmes privilèges, les mêmes devoirs que le Père, comme Jésus.

Ce qui est en définitive important, c'est de remarquer que quel que soit le lien logique entre les deux propositions, le pardon reçu est nécessairement lié au pardon offert. On ne peut vraiment pardonner que si l'on se sait pardonné, et de même on ne peut se sentir vraiment libéré de tout sentiment de culpabilité que si soi-même on cesse d'être exigeant et jugeur vis-à-vis des autres. Les théologiens peuvent se battre pour savoir lequel des deux pardons doit ou peut précéder l'autre. Les tenants d'une *théologie des œuvres* liront donc ce verset dans le sens de la glose de Matthieu, les tenants d'une *théologie de la grâce* inverseront l'ordre logique, en disant comme Jean dans sa première épître :

Pour nous, « *nous aimons Dieu parce qu'il nous a aimé le premier...* » (1 Jean 4)

ce que nous pouvons traduire dans le sens de notre demande du Notre Père : « *Nous pardonnons parce que Dieu nous a pardonné le premier* » ou comme Paul : « *de même que le Christ vous a pardonné, pardonnez vous aussi...* » (Col 3,13) Pardonner et être pardonné est en fait un même mouvement, c'est finalement croire et vouloir vivre le pardon en soi dans toutes ses dimensions.

La rémission des péchés joue un rôle central dans l'ancienne comme dans la nouvelle Alliance. Le péché n'est pas seulement une offense personnelle à Dieu, parce qu'il outrage sa souveraineté, il blesse plus encore son affection de Père et d'Époux. Dieu souffre de voir l'homme refuser son amour et aller à sa perte.

Les grandes promesses prophétiques présentent l'ère messianique comme la remise de toutes les dettes, l'effacement de tout péché, la purification de l'homme tout entier, le retournement de son cœur. Dans le prophète Isaïe, le Serviteur de Yahvé prend sur lui le péché du monde (Is 53,7). Aussi le Baptiste résume-t-il l'attente messianique, en proclamant à son entourage :

« *Un baptême de repentir, pour la rémission des péchés.* » Mt 1,21,

Nous sommes donc en présence d'un thème essentiel de l'évangile. La rémission des péchés caractérise l'ordre nouveau, qui doit présider aux relations entre Dieu et les hommes. Le message de Jésus proclame le désir de pardon de son Père, sa volonté de sauver ce qui était perdu, sa joie s'accueillir le fils prodigue. Le dernier mot du Crucifié est une prière de pardon pour ses bourreaux. La croix nous dévoile de manière bouleversante la tendresse de Dieu, plus grande que le péché.

En face de cette bienveillance prévenante et gratuite de Dieu, l'homme est toujours un débiteur. Il est même un débiteur insolvable, comme le dit la parabole (Mt 18, 23-35). La conscience du péché – première étape de la conversion – est le premier fruit de la grâce. On a beau répéter dès l'enfance que l'homme est pécheur, c'est une vérité que nous n'évaluons qu'à l'âge mûr, dans la mesure où nous en sommes délivrés.

Le pardon de Dieu n'est pas simple rémission, il vient transformer nos cœurs, les envahir de l'immensité de sa tendresse, afin qu'à notre tour nous pardonnions les manquements d'autrui, comme enfants du même Père. Aussi la demande du Pater met-elle en parallèle le pardon de Dieu et le pardon de l'homme.

Encore importe-t-il de rendre le texte avec exactitude. Ce qui n'est pas le cas de la formule usuelle. Il faut traduire : « *Remets-nous nos dettes, comme nous avons remis à nos débiteurs.* » Les Pères grecs, sensibles aux nuances de leur langue autant qu'à celles de la théologie, non seulement traduisent de la sorte mais font porter la pointe de leur argumentation sur l'antériorité de notre pardon.

« *Si nous pardonnons, dit saint Jean Chrysostome, on nous pardonnera. C'est nous qui fournissons la mesure du pardon qui nous est accordé. Si vous pardonnez à un homme comme vous, je vous promets de vous pardonner.* »

Notre pardon ne provoque pas mais conditionne le pardon de Dieu, qui demeure libre.

S'il y a comparaison, il y a surtout disparité. L'homme qui pardonne est lui-même un débiteur. Il a besoin de pardon. Dieu est son créancier. Quelle proportion y a-t-il entre la faute d'autrui à notre égard et notre dette à l'égard de Dieu ? Mais surtout Dieu pardonne sans y être contraint, sans contrepartie, il fait grâce par bienveillance et par miséricorde. Nous devons donc pardonner « *du fond du cœur* », si nous voulons que Dieu exerce sur nous son œuvre de miséricorde.

Le pardon vient bouleverser nos rapports sociaux, en les éclairant d'un jour nouveau, à la lumière de Dieu, dans la mesure où tout péché a une dimension communautaire. Où Dieu est absent, le péché prolifère, il dresse des barrières entre les hommes, il les divise, il accumule les incompréhensions et les rancœurs. Où Dieu rassemble, le pécheur disperse, fractionne.

Loin d'être une faiblesse, le pardon est une bravoure, une victoire, et même un héroïsme, quand un père pardonne à celui qui a tué son enfant. Là encore l'exemple du Golgotha et le pardon du Crucifié tempèrent et apaisent nos reproches les plus justifiés.

Saint-Augustin n'a développé aucune demande du Pater aussi longuement que celle du pardon. Il vivait au milieu d'un peuple, porté au ressentiment et aux rancœurs, qui allaient parfois jusqu'à la haine et au crime. A ces têtes chaudes, pardonner semblait surhumain. Il leur donne en exemple saint Etienne, qui, sous la grêle des coups, prie pour les bourreaux :

« *Eux lui jetaient des pierres et ne demandaient point leur pardon, et lui priait pour eux. Voilà l'attitude que je veux te voir. Hausse-toi jusque là. Ne laisse pas toujours ton cœur coller à la terre. En haut les cœurs ! Oui, monte jusque là. Aime tes ennemis. Car si tu ne pardonnes pas, je te le déclare, non seulement tu effaces de ton cœur la prière du Seigneur, mais toi-même seras effacé du livre de la vie.* »

Les exemples abondent aujourd'hui encore. Proche de nous, il suffit de citer le père Maximilien Kolbe, le pasteur Dietrich Bonhoeffer, le pape Jean Paul II, le Père Christian de Chergé, prieur de Thibirine...

Ne nous soumet pas dans la tentation, mais délivre-nous du Mal (du Mauvais).

La sixième et dernière demande doit se lire d'un trait, car elle fait un tout. Il ne faut donc pas la couper en deux, comme l'ont fait un certain nombre de commentateurs, car l'évocation du Mauvais éclaire toute la demande de son vrai jour. Il reste que la traduction n'est pas aisée. « *Ne nous induis pas* » semble faire de Dieu l'auteur de la tentation que la fin de la demande impute au Méchant, l'ange du mal. Il est vraie l'Église ancienne tendait-elle à traduire :

« *Ne souffre pas que nous soyons conduits en tentation.* »

Le mot grec traduit ici peut signifier « *les épreuves* ». Elles jalonnent en effet toute l'existence terrestre. Il serait incongru de demander à Dieu de nous soustraire aux difficultés de la vie, qui nous purifient, alors que le Deutéronome affirme :

« *Le Seigneur Dieu nous tente pour savoir si nous l'aimons* ».

En effet, la traduction que nous utilisons aujourd'hui laisse entendre que Dieu pourrait volontairement nous tenter, nous mettre à l'épreuve. La demande serait alors de le supplier de ne pas nous envoyer d'épreuves supplémentaires. (Géthsémanie ?)

Une telle lecture est fort opposée à de très grands courants de la pensée chrétienne qui pensent que Dieu ne peut en aucun cas être source de mal, ou de difficulté. Ainsi trouve-t-on dans l'épître de Jacques (1, 13)

« Que personne, lorsqu'il est tenté, ne dise : C'est Dieu qui me tente. Car Dieu ne peut être tenté par le mal, et il ne tente lui-même personne ».

Mais cette théologie n'est pas partout présente dans l'Écriture. En particulier, on ne peut que penser à la tentation d'Abraham, mise à l'épreuve par excellence, ou encore au livre de Job, où le mal n'est pas vraiment envoyé par Dieu, mais très certainement avec son consentement ?

(Genèse, 22, 1) « Dieu mit Abraham à l'épreuve. Il lui dit : « Abraham ! » Celui-ci répondit : « Me voici ! »⁰² Dieu dit : « Prends ton fils, ton fils unique, celui que tu aimes, Isaac, va au pays de Moriah, et là tu l'offriras en sacrifice sur la montagne que je t'indiquerai. »⁰³ Abraham se leva de bon matin, sella son âne, et prit avec lui deux de ses serviteurs et son fils Isaac. Il fendit le bois pour le sacrifice, et se mit en route vers l'endroit que Dieu lui avait indiqué ».

(Job 1, 6) « Le jour où les fils de Dieu se rendaient à l'audience du Seigneur, Satan (ce qui veut dire : l'Adversaire) vint aussi avec eux.⁰⁷ Le Seigneur lui dit : « D'où viens-tu ? - J'ai rôdé sur la terre et je l'ai parcourue. »⁰⁸ Le Seigneur reprit : « As-tu remarqué mon serviteur Job ? Il n'a pas son pareil sur la terre : c'est un homme intègre et droit, qui craint Dieu et s'écarte du mal. »⁰⁹ L'Adversaire riposta : « Est-ce que sa crainte de Dieu est désintéressée ?¹⁰ N'as-tu pas élevé une clôture pour le protéger, lui, sa maison et tout ce qu'il possède ? Tu as béni son travail, et ses troupeaux se multiplient dans le pays.¹¹ Étends seulement la main, et touche à tout ce qu'il possède : je parie qu'il te maudira en plein visage ! »¹² Le Seigneur dit à l'Adversaire : « Soit ! Tu as pouvoir sur tout ce qu'il possède, mais tu ne porteras pas la main sur lui. » Et l'Adversaire se retira ».

Il n'y a donc pas unanimité dans la Bible, mais il est certain que l'évolution constante que l'on trouve dans la théologie biblique est de rendre Dieu de plus en plus indépendant du mal qui arrive sur la Terre, ou qui nous arrive à nous tout simplement. Ainsi, dans les textes les plus anciens voit-on Dieu source du bien comme du mal, là où les textes plus récents font intervenir l'action du « diable » pour désigner l'origine du mal, de façon à ce que Dieu ne puisse y être mêlé. Le Nouveau Testament va évidemment dans ce sens, et les « tentations » du Christ n'ont jamais, dans aucun des Évangiles, Dieu pour auteur. Et pourtant, c'est Dieu qui, par son Esprit, « le pousse au désert ».

(Luc. 4, 1) « Jésus, rempli de l'Esprit Saint, quitta les bords du Jourdain ; il fut conduit par l'Esprit à travers le désert⁰² où, pendant quarante jours, il fut mis à l'épreuve par le diable. Il ne mangea rien durant ces jours-là, et, quand ce temps fut écoulé, il eut faim ».

(Marc. 1, 12) « Aussitôt l'Esprit pousse (littéralement : le jette dehors, l'expulse) Jésus au désert.¹³ Et dans le désert il resta quarante jours, tenté par Satan. Il vivait parmi les bêtes sauvages, et les anges le servaient ».

(Matthieu, 4, 1) « Alors Jésus fut conduit au désert par l'Esprit pour être tenté par le diable.⁰² Après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim ».

En ce sens, comme nous avons déjà été amenés à le souligner pour nombre d'autres demandes. C'est bien la prière du Christ à son Père : « Ne me soumets pas à la tentation » comme au désert ! Pourtant cet épisode des Évangiles, nous rassure,

si le Christ a été tenté, et n'a pas succombé à la tentation, il a triomphé du tentateur. Désormais, si Adam a succombé à la tentation, l'homme nouveau, lui, triomphe, comme le Christ, le nouvel Adam, du tentateur. La tentation n'est pas le chemin inexorable vers le péché. Nous pouvons dire : « *non* » au tentateur. Comme le Christ nous avons le bouclier de l'Écriture ! Nous confessons que nous sommes les imitateurs du Christ !

Il nous faut toujours nous mettre d'accord sur le sens de la tentation. On confond souvent « *tentation* » et « *péché* ». La tentation c'est « *cet appétit* », « *cet appel* » qui suscite notre désir devant une chose, ou un acte. L'exemple le plus commun est celui de la nourriture ! Devant une vitrine de pâtisserie, je peux ressentir un besoin impérieux de rentrer pour acheter le meilleur gâteau qui depuis la vitrine me fait justement envie sans pour autant que j'entre dans le magasin pour succomber à la tentation (surtout quand on est en carême). C'est l'histoire du premier péché (Gn. 3, 1-24) « *La femme vit que l'arbre était bon à manger, séduisant à regarder, précieux pour agir avec clairvoyance. Elle en prit un fruit dont elle mangea, elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea.* » Si nous reprenons les tentations de Jésus au désert, il a le mouvement inverse. A chacune des tentations il oppose la Parole de Dieu et triomphe chaque fois du tentateur, « *il a été tenté mais n'a pas péché* »

Un dossier linguistique délicat :

Dans cette demande deux mots font difficulté au traducteur :

Peirasmon : Ce mot utilisé par Matthieu a un double sens, en grec, comme pour le mot hébreu qu'il traduit : il s'agit à la fois de **la tentation** et de **l'épreuve**. Certes la tentation peut être une mise à l'épreuve, mais on peut aussi dire que dans toute épreuve il y a une tentation : celle de baisser les bras, de s'avouer vaincu par cette épreuve et de cesser de lutter contre elle. Et là encore, s'il s'agit de lutter contre une épreuve, il va de soi que celle-ci ne peut venir de Dieu, nous n'avons en aucun cas à lutter contre quoi que ce soit qui nous soit donné par Dieu.

Eisenegekein : que notre traduction actuelle traduit par « *soumettre* ». Pourtant ce n'est pas un verbe difficile, il ne comporte aucune notion de soumission. Ce verbe signifie tout simplement « *faire entrer quelque part* ». On en a pour preuve qu'il est utilisé dans l'Évangile pour désigner l'action des amis du paralytique qui le font « *entrer* » dans la maison pour que Jésus le guérisse (Luc 5, 19). Quant à la forme verbale utilisée, elle peut désigner indifféremment une action *venant de Dieu lui-même* qu'une action que Dieu laisserait faire. Il faudrait donc plutôt traduire : « *Ne nous laisse pas entrer dans l'épreuve* », ou encore, « *fais que nous ne soyons pas introduits dans l'épreuve comme enfermés dans une maison, ou dans une cellule.* » Dans ce dernier cas, on peut à juste titre réhabiliter la traduction habituelle que nous critiquions tout à l'heure : ce que nous demandons à Dieu c'est que nous ne soyons pas « *soumis* » dans l'épreuve, que nous ne soyons pas irrémédiablement vaincus, perdant notre autonomie, notre propre souveraineté, mais que nous puissions recouvrer une certaine liberté et une dignité. Que nous puissions relever la tête sans perdre toute espérance, sans être perdus, anéantis par l'épreuve.

Une des anciennes traductions qui disait : « *ne nous laisse pas succomber dans l'épreuve* » était certainement loin du texte original quant à la littéralité, mais dans le fond restituait bien le sens de cette demande.

Tout au long de l'histoire, Dieu a éprouvé ses élus, Abraham, Job, les justes. Il a permis que Jésus lui-même soit tenté au désert, et à Gethsémanie, et tant d'autres tentations que la tradition des évangiles ne nous a pas transmises. Elles se résument en une seule celle de se détourner de sa mission de « *Serviteur Souffrant* ».

Si nous voulons être honnête, demander à Dieu : « *Ne nous soumet pas à la tentation* », c'est confesser la dignité dont le baptême nous a revêtu. Nous sommes devenus « *enfants de Dieu* », nous sommes « *comme* » le Christ, « *Fils de Dieu* ». C'est donc notre dignité que nous reconnaissons et que nous confessons. Comme son Fils, Jésus le Christ, nous demandons que si nous sommes soumis à la

tentation, comme son Fils au désert, nous soyons capables de triompher du tentateur. De plus cette demande authentifie l'origine de la prière, si Jésus nous donne « *sa prière* », il a réclamé, dans son histoire, à son Père « *de n'être pas tenté* ».

Dans une méditation de son autobiographie, Thérèse de Lisieux s'inscrit dans cette démarche spirituelle. Considérant l'itinéraire de Marie Madeleine, Thérèse admire et se compare à cette sœur dans le péché et dans la grâce. C'est la parabole des cailloux :

« Je n'ai donc aucun mérite à ne m'être pas livrée à l'amour des créatures, puisque je n'en fus préservée que par la grande miséricorde du Bon Dieu !... Je reconnais que sans Lui, j'aurais pu tomber aussi bas que Sainte Madeleine et la profonde parole de Notre Seigneur à Simon retentit avec une grande douceur dans mon âme... Je le sais : « » (Lc 7, 40-47) mais je sais aussi que Jésus m'a plus remis qu'à Sainte Madeleine, puisqu'il m'a remis d'avance, m'empêchant de tomber. Ah ! Que je voudrais pouvoir expliquer ce que je sens !... Voici un exemple qui traduira un peu ma pensée. Je suppose que le fils d'un habile docteur rencontre sur son chemin une pierre qui le fasse tomber et que dans cette chute il se casse un membre ; aussitôt son père vient à lui, le relève avec amour, soigne ses blessures, employant à cela toutes les ressources de son art et bientôt son fils complètement guéri lui témoigne sa reconnaissance. Sans doute cet enfant a bien raison d'aimer son père ! Mais je vais encore faire une autre supposition. Le père ayant su que sur la route de son fils se trouvait une pierre, s'empresse d'aller devant lui et la retire, sans être vu de personne. Certainement, ce fils objet de sa prévoyante tendresse, ne sachant pas le malheur dont il est délivré par son père ne lui témoignera pas sa reconnaissance et l'aimera moins que s'il eût été guéri par lui... mais s'il vient à connaître le danger auquel il vient d'échapper, ne l'aimera-t'il pas davantage ? Eh bien, c'est moi qui suis cette enfant, objet de l'amour prévoyant d'un Père qui n'a pas envoyé son Verbe « *pour racheter les justes mais les pécheurs* » (Mt 9,13). Il veut que je l'aime parce qu'il m'a remis, non pas beaucoup, mais tout (Lc 7, 47). Il n'a pas attendu que je l'aime beaucoup comme Sainte Madeleine, mais il a voulu que je sache comment il m'avait aimée d'un amour d'ineffable prévoyance, afin que maintenant je l'aime à la folie... J'ai entendu dire qu'il ne s'était pas rencontré une âme pure aimant davantage qu'une âme repentante, ah ! Que je voudrais faire mentir cette parole !...

Manuscrit A Folio 38v39r

Dieu ne veut pas soustraire son fidèle au combat, mais l'armer et l'aguerrir. Nous lui demandons donc de demeurer invincible, à l'heure de l'épreuve. La tentation dont il est ici question ne vient pas de Dieu mais du Tentateur, le Mauvais explicitement dénoncé à la fin de cette demande. C'est pourquoi la traduction : « *Délivre-nous du Malin ou du Mauvais* », retenue par l'Église ancienne et la plupart des exégètes, semble ici préférable. Cet appel fait écho à la prière de Jésus : « *Père, je te prie non pas de les retirer du monde, mais de les garder du Mauvais.* »

La Prière du Seigneur, comme tout l'évangile, montre l'œuvre de Dieu et la mission de Jésus sans cesse contrecarrées par les forces hostiles du mal. Tout au long de sa vie, le Christ engage le combat, car sa mission est d'établir le royaume de Dieu et de proclamer sa seigneurie sur les brisées de l'Usurpateur. La résurrection du Christ affirme au premier chef la déroute de Satan et la souveraineté de son Père. Vaincu, le Tentateur, dans les spasmes des derniers temps peut nuire encore. Il continue à harceler ceux que le baptême et la grâce ont libérés de sa tyrannie. Ce qui explique le cri des persécutés, dans le livre de l'Apocalypse, et des hommes de Dieu dans l'histoire.

Tout chrétien est donc impliqué dans la lutte gigantesque que décrit l'auteur de l'Apocalypse. Le Tentateur n'aurait pas de prise sur le chrétien s'il ne trouvait des complicités dans la place, c'est-à-dire dans le cœur de l'homme.

« *Que te peut faire celui qui te tente de l'extérieur, que ce soit le démon ou son suppôt ?* » analyse saint Augustin. « *Pour te séduire on te propose un gain insolent.*

Si cette proposition ne trouve en toi la complicité de la cupidité, quelle impression peut-elle faire sur toi ? »

Les épreuves et les tentations de la vie esquissent déjà les traits caractéristiques de l'épreuve suprême et dernière. L'évangile et l'apocalyptique chrétienne nous annoncent aux derniers jours un déchaînement des forces infernales dont Jésus a tenu à nous prévenir, car le refroidissement de la charité risque de nous exclure du royaume. A cette tentation-là nous demandons de ne pas succomber.

Notre prière est une confession en la puissance de Dieu qui a vaincu le Prince de ce monde, grâce à la victoire du Ressuscité. Elle est aussi un appel à la vigilance qui doit nous tenir prêts pour la Venue du Seigneur ; elle est enfin un cri d'espérance en la grâce de Dieu qui immunise contre le Mauvais « *quiconque est né de Dieu* » (Jn. 5,18). Car le Père « *nous a arrachés à la puissance des ténèbres, et nous a transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé* » (Col 1,13).

Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

Cette conclusion du Notre Père s'appelle la « doxologie » (de **doxa** : mot grec qui signifie « *la gloire* »), puisqu'elle rend gloire à Dieu. Cette doxologie conclusive : « *Car à toi est la royauté, la puissance et la gloire* » se trouve déjà dans « *la Didachè* », au 2^e siècle. Cette formulation est d'origine juive et n'appartient pas au texte primitif, elle manque dans tous les meilleurs et les plus anciens manuscrits de l'Évangile. Elle semble avoir été ajoutée, dès les premiers siècles, à la Prière du Seigneur, par les communautés de Syrie et de Palestine. Adoptée par les églises protestantes, elle vient de retrouver sa place dans la prière des catholiques. Il n'est certainement pas mauvais que la prière par excellence ne comporte pas que des demandes, mais ait aussi une sorte de reconnaissance, de louange, car la prière n'est certainement pas que demande. De plus, elle apparaît comme une finale inclusive. « *Le règne, la puissance et la gloire* » que l'on souhaite au Père (sous d'autres mots) dans la première partie de la prière du Seigneur, est reconnue comme l'unique privilège de Dieu et le seul motif de notre action de grâce en finale.

On peut regretter cependant que les termes de cette doxologie qui donnent une image de Dieu qui appartient plus à l'Ancien Testament qu'au Nouveau. Une des grandes révélations dans le message du Christ est de nous présenter Dieu comme un Père qui nous aime, qui nous pardonne, un proche qui nous remplit de joie et de confiance. Avec cette doxologie ne retombons-nous pas dans une conception de Dieu comme monarque oriental pour ne pas dire tyrannique qui est environné de puissance, de règne, de gloire, de respect et de crainte. En ce sens on pourrait considérer que c'est un peu dommage que notre prière qui est pleine d'amour, de tendresse et de pardon se termine par cette tonalité là !

Nos frères orientaux (Liturgies de St Jean Chrysostome, de St Basile et autres) qui ont depuis toujours conservé cette doxologie dans leur liturgie, ont ressenti semblait-il ce malaise puisqu'ils ont suppléé, plus heureusement, en rajoutant à la formulation traditionnelle, les personnes de la Trinité :

« Car c'est à toi qu'appartiennent le règne, la puissance et la gloire, Père, Fils et Saint-Esprit, pour les siècles des siècles. Amen ».